



Un troupeau d'*Oryx beisa*

EN BROUSSE AFRICAINE

SOUVENIRS

ET

OBSERVATIONS ZOOLOGIQUES

par le
D^r GROMIER

Dans un précédent article (1), j'ai parlé de chasse de l'Eléphant à l'appareil photographique et au fusil. Aujourd'hui j'entreprendrai le lecteur de quelques autres animaux de la brousse.

Je commencerai par le Lion.

Le grand Félin que je ne nommerai pas « Roi des animaux », réservant cette appellation honorifique au seul qui la mérite, l'Eléphant, existe partout où il y a des Herbivores, en dehors des forêts.

Il n'est pas rare dans la savane, il est abondant dans les steppes où la vie animale pullule.

Il excelle à se dissimuler et dans un pays que vous parcourez chaque jour en long et large, vous n'avez que bien rarement l'occasion d'en rencontrer, alors que la nuit, vous l'entendez rugir de tous côtés.

Cependant, en battue, on arrive à le débusquer de sa retraite qui est souvent au bord d'un cours d'eau, dans les buissons épineux, les ajoncs et les hautes Graminées de la rive.

Quelquefois, dans les pays rocheux, il est tapi à l'ombre d'un roc, dans une anfractuosité, dans une grotte, ou plus simplement sous un petit Acacia épineux, formant parasol.

Par des nuits très étoilées, même sans lune, je pouvais compter exactement tous les Lions qui m'entouraient, grâce à la luminosité de leurs prunelles. Il ne s'agit pas de phosphorescence bien entendu, mais l'œil des Félins paraît refléter tout spécialement la lumière qui les frappe sous une certaine incidence.

Le Lion est timide le jour, au moins dans les pays où il est poursuivi. Car je l'ai vu il y a 25 ans, rugir et chasser en plein jour dans la

(1) Voir *La Terre et la Vie*, N° 6, Juin 1932.

vallée de la Routschourou, où il n'avait jamais entendu un coup de fusil. Cette vallée fait partie actuellement du Parc national Albert I^{er}.

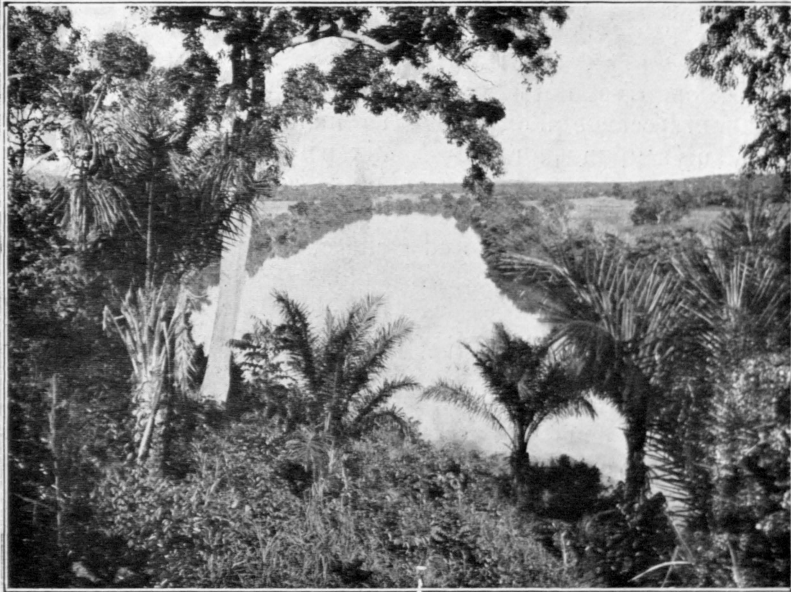
S'il entend ou sent le chasseur européen (car il fait parfaitement la différence entre celui-ci et l'indigène), il reste tapi et ne bouge pas, espérant n'être pas découvert, ce qui arrive fréquemment, sinon, il se dérobe rapidement.

S'il est surpris, il peut adopter, suivant son humeur, plusieurs attitudes. D'assez loin, sur sa proie, il vous regarde fixement, retrousse les babines comme pour lâcher un juron, pivote sur lui-même et s'en va lentement, la tête basse, sans se retourner, faisant comme si vous n'étiez pas là. Vous voyez un animal qui vous paraît beaucoup plus grand et plus long que vous ne vous y attendiez ; puissant, musclé, marchant sans légèreté, la queue raide, les omoplates saillant alternativement. Sa robe

très claire le fait paraître blanchâtre dans les herbes roussies par le soleil ; seule la crinière, s'il en a, tranche en fauve ou en noir sur l'ensemble. Ne vous y trompez pas, ce Lion profitera du moindre obstacle, un groupe d'arbres, un rocher, un mouvement de terrain qui le masquera, pour partir à fond de train et disparaître à longues foulées.

Pourtant on ne sait jamais quelle sera l'humeur d'un Lion et s'il est exact que, la plupart du temps, il fuit devant l'homme, il attaque aussi parfois. J'ai connu un Anglais qui approcha à une cinquantaine de mètres deux Lions mâles qui fondirent soudain sur lui. Il eut le sang-froid, l'adresse et la chance aussi, de les tuer l'un et l'autre en pleine charge.

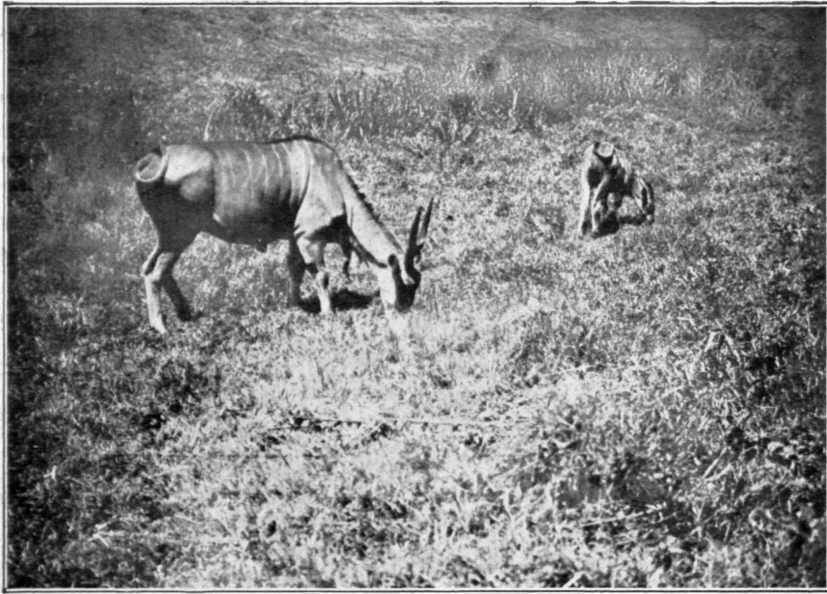
Les exemples de Lions « mal lunés » sont innombrables et quand il est poursuivi à outrance, qu'il est forcé à cheval par exemple, ou qu'il est blessé, le fauve fait généralement front : il



Le haut M'Bomou, s'insinuant entre les frontières anglaises, belges et françaises.

baisse la tête en grondant et en montrant les dents par intervalles, la queue s'agite avec précipitation, il rugit par saccades, couche les oreilles, découvre carrément les lèvres, prend le trot, puis brusquement lève la queue en

marchand indou qui avait assez imprudemment résolu de gagner à la tombée de la nuit, un de ses magasins, quelque part dans un hameau du Kenia. Il cheminait paisiblement sur son Ane lorsque soudain, un



Oreas canna Livingstoni et son jeune.

prenant le galop. C'est alors le plus impressionnant spectacle qu'on puisse concevoir : il n'y a qu'un seul recours, le sang-froid et une balle expansive bien placée ; on aura alors l'impression forte d'avoir échappé à un grand péril.

Chose singulière, le Lion et les fauves en général, sont souvent complètement affolés par des riens, par des choses insignifiantes qui suffisent à les engager dans une fuite éperdue et parfois, chose plus singulière encore, à leur faire abandonner une région dans laquelle ils ont longtemps séjourné. Ce qui, entre parenthèses, ne témoigne pas d'une grande intelligence.

A ce propos je citerai le fait d'un

Lion sortant d'un fourré, bondit sur le malheureux qu'il fit rouler à dix pas avec sa monture. Le fauve allait saisir le marchand pour le déchirer lorsque ses griffes s'accrochèrent à un cordon retenant deux bidons de fer blanc vides. Empêtré dans les attaches, littéralement affolé par le bruit provoqué par le choc des deux récipients, le ravisseur bondit dans la brousse laissant là le pauvre Indou qui, plus mort que vif, se hâta de grimper sur un arbre où il attendit le jour. Quant à l'Ane, il avait détalé et réussi à atteindre sans encombre son étable.

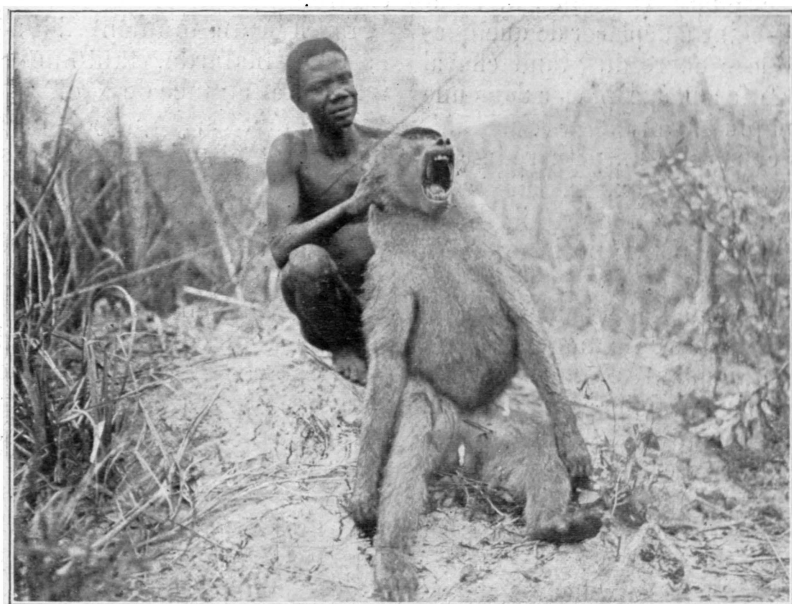
Je pourrais multiplier les anecdotes de ce genre.

Et à ce propos je me rappelle le

brave chef de gare indou de la petite station de Tsavo, sur l'Ouganda-railway, si célèbre par ses Lions mangeurs d'hommes, qui s'en allait chaque jour vider à la rivière ses ordures ménagères muni d'un para-

absent vient d'être tué par des Lions.

Je me rends en hâte sur les lieux et constate que la porte d'une petite écurie en bois a été forcée, que le cheval a été tué à l'intérieur et tiré au dehors par les fauves.



Un très beau mâle de *Papio sphinx*.

pluie, qu'il se proposait de déployer soudainement au nez d'un Lion éventuel. Je souhaite qu'il n'ait pas eu à faire l'expérience de son procédé un peu naïf, à coup sûr inusité.

Le Lion est doué d'une grande force musculaire. Evidemment je ne l'ai jamais vu sauter une barrière avec un Bœuf aux dents comme on l'a raconté, mais les manifestations de sa force auxquelles j'ai assisté m'en ont donné pourtant une haute idée.

Un matin, sur les flancs du mont Donio-Sabuk dans la colonie du Kénia, un indigène Masai accourt m'avertir que le cheval d'un Européen

Ceux-ci alourdis, ne doivent pas être bien loin. Effectivement, les Lions, car ils sont deux, un mâle et une femelle, sortent au pas d'un buisson épineux où ils étaient tapis ; ils sont gorgés de viande et leur ventre est fort rebondi. Je les vise dans l'oculaire de mon appareil photographique, mais les apercevant mal, je prends le pas de course, comme je le fais souvent avec les Lions, pour me rapprocher autant que possible. Inutiles efforts, les deux fauves se décident à prendre le galop et à remonter la pente de la montagne à une allure que je ne puis soutenir. Quelques instants

après ils rentrent dans un bois sombre où je ne me risque pas à les suivre.

Je change alors mes batteries et décide de photographier les Lions la nuit suivante. Pour cela, j'appelle tous mes hommes disponibles qui, au nombre d'une vingtaine, arrivent à grand-peine à déplacer de quelques mètres le cadavre du grand cheval blanc, de façon à le placer dans une position plus favorable à mon affût. Je fais construire un petit réduit en branchages épineux, installe mon magnésium et mon appareil photographique en bonne position, et je descends au camp.

Le soir je me rends seul à mon affût, sur les flancs de la montagne, tout en recommandant à mes hommes de monter au premier coup de fusil.

Je m'introduis dans mon petit refuge épineux, et les sens aux aguets, calme, avec l'indifférence que crée l'habitude, je rêve, pour tromper l'attente...

Il est peut-être dix heures quand le silence est rompu par des froissements dans les grandes herbes. C'est alors que l'esprit travaille et que la sagacité du chasseur s'efforce d'interpréter les sons, pour en déduire leur auteur; car chaque animal a son allure, qu'il est relativement facile de déterminer avec un peu d'habitude.

J'arrive, au bout de quelques minutes, à me rendre compte que ce sont bien des Lions qui avancent. Ils avancent, mais d'une façon intermittente; ils font quelques mètres et restent immobiles de longues minutes avant de faire de nouveau quelques pas. Ces animaux sont évidemment en méfiance, ayant été dérangés le matin même et sachant la présence d'un chasseur dans la région.

Je n'insisterai pas sur la dose de patience qu'il faut déployer dans ces circonstances; je dirai seulement que ces Lions mirent plus d'une heure certainement à franchir la distance qui les séparait de moi, depuis le moment où j'avais commencé à les entendre.

Enfin à un moment donné, sous la lune blafarde, fantômes blancs immobiles en face de moi, à exactement 7 mètres, j'aperçois un magnifique Lion et une Lionne. Ils fixent sans un mouvement mon petit abri qui ne leur dit rien qui vaille.

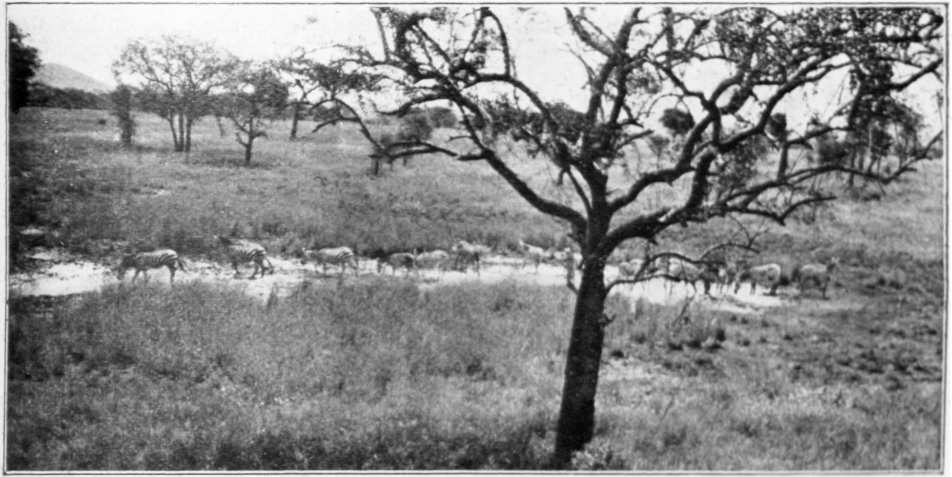
Pensant qu'ils vont peut-être fuir sans toucher au cadavre, je me prépare à déclencher mon magnésium, lorsque d'un commun accord ils se jettent sur le cheval, l'empoignent non avec la gueule, mais avec les griffes de devant et s'arc-boutant sur le train de derrière, ils le tirent à eux pour l'emporter.

Je fais exploser mon magnésium, une lueur intense m'éblouit accompagnée d'une forte détonation provoquée par un malencontreux excès de poudre qui fait tout sauter. Mes hommes croient à un coup de fusil, une immense clameur monte de la vallée célébrant la mort probable du « simba m'couboua », du grand Lion, qu'ils avaient aperçu le matin même, et vingt torches illuminent bientôt le paysage.

Je renvoie tous mes gens en leur recommandant expressément de ne revenir qu'à la deuxième détonation de mon fusil.

Je m'installe de nouveau dans mon réduit, m'entoure d'une grosse couverture, car je suis transi par le froid relatif de ces nuits africaines, pose ma carabine à ma portée, bien décidé cette fois à faire une fin au grand Lion.

Je suis à peu près sûr que les



Zèbres de Grant s'abreuvant dans une mare servant à tout le district.

fauves reviendront, car leur audace précédente prouve leur appétit. Ce sera long, évidemment, mais je suis armé d'une inébranlable patience.

Ma patience fut mise à trop longue épreuve, hélas, car je m'endormis, et lorsque je m'éveillai, le cheval n'était plus là. Les Lions étaient revenus, avaient empoigné le lourd cadavre et l'avaient traîné à plus de 100 mètres sur une pente assez forte, à travers les hautes herbes et les ronces. Ils avaient réussi à deux le travail de vingt hommes. Belle manifestation de leur force musculaire que je tenais à signaler.

Je ne sais rien de plus formidable, de plus impressionnant que le rugissement du Lion dans son domaine sauvage. Il est rare de l'entendre avant les dernières heures de la nuit, ou les premières heures du jour, car, auparavant, le Félin chasse et il est silencieux. Mais dès qu'il a triomphé et que son appétit est satisfait, il l'exprime à pleine gueule. Aux quatre coins de l'horizon, les Lions se répendaient ainsi autrefois, dans l'Est Africain et c'était un concert

d'une grandeur et d'une sauvagerie incomparables.

Si la rencontre du grand Félin m'a vite laissé sans beaucoup d'émotion, sa grande voix m'a toujours impressionné vivement et certaines nuits, je ne pouvais m'endormir tant j'étais « empoigné ».

Une nuit, mon boy vint tout tremblant me réveiller sous ma tente : « Bouana, ico simba arbaïni » (Monsieur, il y a là quarante Lions !)

A la clarté de la lune blafarde, je pus compter vingt quatre Lions de tous âges et de toutes tailles, qui buvaient à tour de rôle, à une petite vasque d'eau, près de laquelle nous trouvions.

Jusque-là rien de bien étonnant, dans une région qui était alors une des plus riches en Lions de tout l'Est de l'Afrique, mais ces animaux allant et venant, enjambaient et flairaient mes hommes roulés par terre, dans leur couverture, et qui rompus par la fatigue, avaient négligé de s'entourer d'épineux.

Les uns dormaient, c'étaient les heureux, les autres faisaient le mort,

et ceux-là le lendemain m'affirmèrent qu'ils avaient cru mourir.

Mon boy me tendait fébrilement mon fusil, mais j'avais assez d'expérience pour comprendre qu'un coup de fusil en l'occurrence eut été le signal d'un massacre.

Leur soif éteinte, les Lions repus, s'en allèrent comme ils étaient venus, nous gratifiant peu après du plus magnifique concert.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, les Lions ne se nourrissent pas seulement de viande fraîche et palpitante; ils s'accommodent admirablement des chairs putréfiées. A l'affût au dessus d'un cadavre de Rhinocéros, je les voyais, la nuit, venir humer les effluves épouvantables, le nez au vent, paraissant se complaire tellement à cette cérémonie, qu'ils la renouvelèrent plusieurs nuits de suite, comme le chasseur qui hume avec volupté le fumet de la Bécasse pour savoir si elle est à point.

C'était d'ailleurs le cas, car ces Lions, incapables d'entamer le cuir épais de la lourde bête, attendaient que la décomposition ait fait son œuvre.

En l'occurrence, le plus malheureux, c'était moi. C'était mon premier affût aux fauves; j'étais seul absolument, à plusieurs heures de marche de mon camp, assis les jambes pendantes sur une planche clouée à deux mètres au-dessus du Rhinocéros que j'avais tué le matin.

J'en recevais des effluves tellement mal odorantes, car il était déjà en pleine putréfaction, que je me demandais si je pourrais tenir, et pourtant je sentais bien que c'était la mort pour moi, si je descendais de mon perchoir. Ce pays fourmillait alors de Lions, de Panthères, de Rhinocéros, et dans l'obscurité un

homme est désarmé. Il fallait donc tenir et je tins. Mais l'énergie que je mis à résister à l'odeur atroce des gaz de la décomposition, m'a peut-être aidé beaucoup à vaincre la terreur de cette première nuit de solitude, où je me sentais ou me croyais environné de dangers occultes, de cette nuit troublée des mille bruits, inusités et nouveaux pour moi, de la faune africaine, dont l'existence est essentiellement nocturne. Le passage d'une inoffensive Girafe ou d'une bande d'Antilopes me mettait dans des transes. Et, au petit matin, quand rentrant de la chasse en plaine, tous les Lions montant se coucher dans les rochers du volcan, rugissaient à pleine gueule autour de moi, je ne saurais dire qui du froid relatif des nuits africaines en montagne ou de la terreur, agissait le plus sur un claquement de dents. qui dura toute une nuit, un siècle !

Tous ces événements qui m'avaient apeuré à mes débuts en Afrique, n'ont plus déterminé en moi par la suite, qu'un intérêt sans cesse grandissant. Et l'oreille tendue, essayant de percer l'obscurité du regard, j'ai scruté et analysé désormais les bruits multiples de la steppe.

Un pas lourd, mais glissé et feutré, avec déplacement de cailloux, accompagné d'une respiration forte et parfois de ronflements d'inquiétude, me décèlent vite l'approche du Rhinocéros.

Des piétinements secs dénoncent les sabots d'une troupe de Zèbres. On pourrait comparer les piétinements des Zèbres à des notes appuyées, tandis que celui des Antilopes ressemblerait à des sons piqués.

En somme chaque animal a son allure qu'il est relativement aisé d'apprécier avec de l'habitude.

Et je ne parle pas des cris d'Oiseaux de nuit, des miaulements des Chats sauvages et autres petits animaux de rapine, des glapissements des Chacals, des hurlements lugubres de la Hyène, ou des Loups cynhyènes, de l'aboie-

moi-même sans succès à plusieurs reprises, et qui était doué d'un système pileux brun roussâtre, au moins aussi développé que celui des plus beaux spécimens de nos ménageries.

Il faisait partie d'une bande de



Jeune *Rhinosceros bicornis*.

ment lamentable du Zèbre, etc...

Mais revenons au Lion. Il n'y a pas, à mon avis, plusieurs espèces de Lions. Dans les contrées froides, comme l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie, on rencontrait en général des Lions abondamment pourvus de crinières ; inversement dans les contrées particulièrement sèches, il y a plus de probabilités de rencontrer des Lions gris jaunâtre avec une faible crinière ou même dépourvus de cet ornement, mais on y rencontre aussi des fauves doués d'un système pileux bien développé.

Dans la vallée du Kédong (Rift Valley), au Kénia, il y avait en 1911 un Lion énorme bien connu des chasseurs anglais, que j'ai traqué

fauves, gris jaunâtre, dont plusieurs n'avaient aucune crinière.

J'ai vu d'autre part, dans une même troupe, un Lion sans crinière, deux Lions avec une crinière roussâtre et un grand Lion à petite crinière noire.

Sur la quantité des Lions mâles qu'il m'a été donné d'apercevoir, je n'en ai peut-être pas vu deux semblables, et il ne m'a pas paru possible de les classer en espèces particulières.

Le nombre des Lions dans un pays est en rapport avec l'abondance de la faune qui constitue son garde-manger. J'ai connu des régions où ils chassaient en bandes et les magnifiques clichés de Johnson ou de

Maxwell nous les ont présentés sans aucun truquage, comme un photographe de chez nous présenterait un troupeau de Bœufs à l'engrais.

Je n'ai pas eu la chance de rapporter de tels clichés, car à ce moment-là, il y a 25 ans, je ne possédais qu'un modeste 9×12 sans téléobjectif, avec lequel j'étais véritablement obligé de faire des prodiges, je ne crains pas de le dire, pour obtenir de temps à autre une photographie intéressante, alors que les Américains qui ont opéré dans ces dernières années, avaient de nombreux appareils perfectionnés et une technique au point.

quer que toutes ces prises de vue photographiques ou cinématographiques proviennent du Kénia anglais où la faune est admirablement protégée depuis plus de trente ans. Ce qui d'ailleurs n'a nullement empêché colons et commerçants de prospérer.

J'ai dit plus haut que le Lion s'accommodait parfaitement de chairs putréfiées. D'une façon générale, il en est pour le moindre effort.

Dans l'Est de l'Afrique, c'est le Zèbre qui paraît avoir ses préférences, en dépit du dicton qui veut que courir comme un Zèbre soit le comble de la vélocité. Aussi faut-il voir les tranches de ce pauvre animal quand



Zèbres près d'un abreuvoir. Au premier plan, un Serpentaire...
Photographie prise dans la colonie du Kénia.

Autrefois de tels clichés eussent été possibles dans notre Chari, mais aujourd'hui, en raison de la diminution de la faune par la chasse intensive, le Lion est de moins en moins abondant, de plus en plus méfiant et nocturne. Aussi peut-on remar-

il va boire, car c'est là que bien souvent l'attend le Lion.

La scène se passe dans un pays désert et sauvage. L'eau de la région à vingt kilomètres à la ronde, est le liquide bourbeux de la rivière Kédong qui se traîne péniblement depuis sa

source, pendant quelques kilomètres, pour se perdre dans le sable brûlant de la steppe qui l'aspire.

De grandes Mimosées développées en ombelles accompagnent de part et d'autre la petite rivière et lui font une galerie ombreuse dont la voûte d'un joli vert clair semble de loin un long serpent sinueux. Des buissons rachitiques et hérissés d'épines constituent le sous-bois. De loin en loin, une plage de sable découverte offre à la faune assoiffée un abreuvoir tentant et c'est là qu'elle vient le jour ou la nuit, suivant les espèces, s'abreuvant à longs traits

Je suis tapi dans un réduit ombreux à proximité de l'abreuvoir et devant moi à perte de vue la steppe immense miroite sous le soleil. Au-dessus des maigres touffes de Graminées rôties, s'élèvent des nappes de chaleur qui vibrent en ondes vitreuses.

Toute la faune ornithologique s'est donné rendez-vous pres de l'eau pendant les heures torrides. Un Coucal, *Centropus monachus*, ce gros Oiseau balourd, mangeur de Serpents, de petits Mammifères, d'Insectes et qui ne dédaigne pas, à l'occasion, les œufs d'Oiseaux, se hisse péniblement au sommet d'un buisson où il se tient en équilibre instable en raison de ses ongles postérieurs démesurés et pousse son : « hou poup, poup, poup » en gamme descendante. Tandis qu'une petite Tourterelle, courte et trapue, *Turtur afer afer*, émet son murmure d'amour, doux et nostalgique, perchée non loin de sa compagne, qui couve un œuf blanc sur dix branchettes entrecroisées.



Zèbres surpris à l'abreuvoir. — Kédong-Vauey (Kéniâ).

Derrière moi un aboiement bref et rauque m'annonce les Cynocéphales hamadryas qui viennent à l'eau. Bientôt apparaissent cinq ou six gros mâles qu'un novice pourrait confondre au loin avec des Lions, tant leur taille est importante et leur crinière développée ; puis toute la cohorte des femelles et des jeunes.

Dans cette tribu on adore les enfants. Aussi la plupart de ces dames sont-elles chevauchées par un petit. Les plus jeunes sont cramponnés des quatre membres sous le ventre de leur mère, un mamelon dans la bouche. Les plus grands confortablement assis sur son arrière-train ont l'air de cavaliers accomplis, sûrs de leur assiette.

Dès que les vieux grognards en ont donné l'exemple, la horde se range au bord de l'eau et s'abreuve. Après quoi, sans se presser, chacun vague à ses occupations.

Cela ne va pas sans cris et sans disputes violentes, jusqu'au moment

où un vieux mâle excédé se précipite et rosse cruellement un des perturbateurs qui fuit en poussant des cris lamentables.

On retourne des pierres pour y surprendre quelques Insectes, on grignote des feuilles nouvelles, on arrache minutieusement des touffes d'ajonc et on se délecte des petites racines féculentes. Une prédilection va aux fruits de la brousse pour la plupart d'une coriacité et d'une amertume atroces.

A ce moment j'entends dans le lointain, je ne dirai pas le hennissement, mais l'aboïement d'un Zèbre : « pouah-pouah. » C'est l'heure où ils viennent boire. Et bientôt je distingue, à peut-être deux cent mètres, un magnifique escadron d'une soixantaine de têtes.

Un étalon s'en détache, fait un petit cavalier seul en avant de la troupe, puis virevolte et rejoint ses compagnons, en ayant l'air de leur dire : « Hein ! je suis brave, vous avez vu ça ! »

Personne n'a l'air déterminé à prendre la tête et le commandement. Enfin, tout de même, un gaillard plein d'audace se détache et avance. Le voici à cent mètres, la tête haute, les oreilles en avant, humant l'air, il fixe désespérément la belle plage lumineuse et l'eau si attirante par la canicule. Mais un souffle, une ombre, un rien, tout lui donne la fièvre. Il se cabre, fait demi-tour, lance une ruade et rejoint les siens au galop.

On semble de nouveau délibérer. Ça dure longtemps à mon gré. Toutefois le plus audacieux revient et ses compagnons décident de le suivre en ligne de file. Il approche cette fois à une vingtaine de mètres. Mais soudain, pour une feuille qui a volé, pour une branchette qui a craqué, il prend une terreur panique et entraîne de

nouveau l'escadron dans une fuite éperdue au milieu d'un nuage de poussière.

Tout est à recommencer. Ça dure des heures....

Enfin après une succession d'approches timides et de retraites affolées, surmontant son appréhension, l'étalon qui s'est bien persuadé qu'aucun fauve n'est en embuscade, vaincu par la soif, attiré comme par un aimant par cette eau dont il est peut-être privé depuis deux jours, s'élançait et pénètre des quatre membres dans l'eau où il boit enfin à longs traits, tandis que sa manade suit son exemple.

Tous sont dans l'eau, se bousculant, ruant, se mordant au cou ou aux membres, dans un tel tohu-bohu que le liquide n'est bientôt plus qu'une boue jaunâtre.

Mais il se produit de tels remous dans la harde, que mon petit buisson va être écrasé et que je vais être foulé aux pieds. Il faut fuir rapidement. Ma vue déclanche une furieuse panique. Tous mes Zèbres cherchent à gagner le large le plus rapidement possible et par le plus court chemin, si bien qu'ils se bousculent, tombent à l'eau, se montent les uns sur les autres, se relèvent ruisselants et finissent enfin par sortir de ce coupe-gorge qui est leur terreur et qui leur est si souvent fatal.

La vie de brousse n'est pas faite constamment de drames et d'aventures palpitantes, mais elle abonde en scènes telles que celle que je viens de décrire et qui en font le principal intérêt.

La Terre et la Vie publiera la suite de ces souvenirs et observations zoologiques. — Toutes les photographies qui illustrent cet article sont du Dr Gromier.